

PSYCHOMÈTRE

Limbes étoilés



Guillaume Tauveron

Guillaume Tauveron

Psychomètre

Limbes étoilés

© Guillaume Tauveron, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8313-4

Couverture : Benjamin Tauveron

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

UN PETIT MOT

Quel chaos qu'est la vie.

Entre mes premiers romans écrits dans ma chambre d'adolescent et celui-ci, une trentaine d'années se sont écoulées.

« La vie ne se comprend que par un retour en arrière, mais on ne la vit qu'en avant. » disait Sören Kierkegaard, et je crois que l'on peut difficilement mieux résumer ce bordel qu'est une vie.

On ne sait jamais où elle va nous mener, où elle va nous ramener.

On navigue comme on peut, en essayant de diriger le bateau du mieux qu'on peut, en essayant d'éviter de s'enliser dans les plages du confort, et en évitant de couler dans les multiples tourbillons qui se déclenchent les uns après les autres.

Honnêtement je suis le premier surpris d'être là où je suis aujourd'hui.

Quand je me retourne et que je vois toutes les erreurs de navigation que j'ai pu commettre, tous les récifs qui ont laminé mon bateau personnel, et le nombre de fois où la barre m'est revenue en pleine gueule, je devrais être en train de flotter quelque part au fond des océans, perdu entre l'abîme et la surface.

Mais finalement je suis là. Cabossé comme dirait une amie, mais je suis là.

Et honnêtement on l'est tous, cabossés, et c'est pas grave, c'est la preuve qu'on a vécu, tenté des choses, qui ont marché ou pas.

Quand j'étais adolescent j'étais persuadé que j'allais devenir écrivain, parce que c'était ce que je voulais devenir.

J'ai passé des milliers d'heures à écrire. Et puis un jour, l'appel du cinéma, amour encore plus ancien, a été le plus fort, et comme j'ai pensé, à tort ou

à raison, qu'il faudrait que je me donne corps et âme à la réalisation de films, j'ai arrêté d'écrire des romans, pour ne pas m'éparpiller, presque du jour au lendemain.

Bien évidemment rien n'est allé en ligne droite, c'est parti en zigzag, comme au volant d'une voiture dont la direction et les freins seraient pétés. Impossible de la forcer à suivre la bonne direction, partant même en arrière par moments, se perdant totalement, et retombant par miracle sur le chemin par moments.

Vraiment quel bordel !

J'ai parfois l'impression d'avoir vécu plusieurs vies en même temps.

Et dans l'une d'elles je suis parvenu à tourner quelques films, au Japon où je vis depuis plus de dix ans, et j'ai écrit aussi énormément de scénarios qui n'ont pas encore été tournés. Mais petit à petit la frustration est de plus en plus montée.

J'aime écrire, laisser mon imagination aller où elle veut, et l'écriture pour le cinéma, à moins d'être à Hollywood, se doit d'être fonction d'une réalité financière, et quand on cherche justement à quitter cette réalité, c'est comme essayer de s'envoler avec un boulet au pied.

J'aime les histoires intimistes mais j'aime aussi les grandes histoires, le fantastique, la science-fiction. Et c'est là que j'ai décidé de revenir vers les romans.

Et dès que je m'y suis remis, même plus de vingt ans plus tard, l'intensité du plaisir n'avait pas changé.

Et cette histoire, du moins sa base, avait été pensée il y a plus de vingt ans. Pourquoi j'ai décidé de reprendre cette histoire plutôt qu'une autre, honnêtement je n'en sais rien. C'est celle-ci qui m'a appelée, j'y ai répondu.

Peut-être justement parce qu'elle exprime ce chaos des vies qui ne vont pas où elles pensaient aller, avec des personnages à moitié brisés mais qui décident de faire de leur mieux malgré tout, refusant de sombrer dans le défaitisme ou le cynisme, continuant à avancer, parfois sans trop savoir pourquoi ni vers où, mais avançant.

En tout cas après bien des détours, et des pauses, elle est là, prête à voyager avec ceux qui en voudront, et je remercie chaque personne qui a ce livre dans les mains, qu'il soit papier ou numérique.

J'aimerais remercier mon frère Benjamin Tauveron pour la couverture du livre, et mon amie Toko Hasegawa pour la photo faite de moi, utilisée pour la version papier. Et puis j'aimerais remercier mon amie et auteure Christelle Baldeck, qui m'a encouragé pour ce livre.

Enfin, pour conclure, malgré le côté sombre de l'histoire, j'espère surtout que vous serez touchés par ces étincelles de vie qui refusent de disparaître, car s'il y a un message que je souhaite transmettre c'est probablement celui-ci. La vie est un chaos bordélique que l'on ne peut pas contrôler, tout ce que l'on peut faire c'est décider de réagir ou non, et surtout de choisir quelles réactions. C'est en ce sens-là que l'on a vraiment nos vies entre les mains, et que l'on peut dire : je suis là en raison des choix que j'ai faits, ou des non-choix que j'ai faits. Et personnellement je trouve cette idée rassurante et motivante pour continuer à construire le chemin de vie qu'il me reste du mieux possible.

Bref... Je me le devais, le voici. Mon premier roman finalisé, publié.

Guillaume

PRÉAMBULE

Anna conduisait. Le vert était partout. Il défilait sur les côtés, fait de prairies d'herbes hautes jonchant de plus lointaines forêts, mais aussi la surplombait sur cette partie de route bordée d'arbres. Le bleu la survolait, l'entourait, la noyant dans une fraîcheur céleste. Le jaune de sa robe estivale illuminait l'intérieur du véhicule en cette belle journée qui enfin allait les emmener vers les vacances, elle, son mari et Emma, leur fille de 18 mois.

Anna aimait son travail mais uniquement tant qu'il ne l'absorbait pas. Son temps en famille, ou personnel, lui était précieux et elle avait toujours préféré le protéger plutôt que d'accepter des postes à plus haute responsabilité qui l'auraient accaparée.

Elle passa la quatrième et accéléra.

— Tu m'as l'air pressée d'arriver, dit David.

— C'est une façon de me dire que tu as peur de ma façon de conduire ? demanda-t-elle en souriant.

— Tu me crois peut-être du genre à penser : “femmes au volant, mort au tournant” ? Pas du tout très chère, j'ai entièrement foi dans les capacités féminines de mener un véhicule d'un point A à un point B sans passer par la case garagiste, répondit son mari d'un air des plus sérieux, ce qui en général sous-entendait qu'il ne l'était pas.

Comme Anna s'y attendait, une fois qu'il eut laissé passer un petit silence il ajouta :

— Mais en même temps ça tourne pas mal dans le coin, donc si tu pouvais ralentir.

— Au lieu de titiller mes nerfs, regarde comment va Emma, lui dit-elle en souriant.

David se retourna vers leur fille qui dormait paisiblement dans son siège pour bébé, tenant une peluche de lapin contre elle dont elle s'était amourachée depuis plusieurs mois, et qu'elle avait logiquement baptisé Monsieur Lapin.

— Oh merde, s'exclama-t-il subitement.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? demanda Anna paniquée.

— Elle n'a pas du tout bougé depuis la dernière fois où tu m'as demandé de la regarder il n'y a même pas cinq minutes. Ah si elle a peut-être un peu plus de bave.

— T'es con, t'es con, t'es con, lui dit-elle en le tapant de sa main droite.

— Eh, concentre-toi sur la route.

— C'est toi qui me déconcentres avec tes idioties.

Il lui sourit et Anna le lui rendit. Sa main droite lâcha à nouveau le volant et vint enlacer ses doigts avec ceux de David. Anna avait toujours eu tendance à prendre la vie plus gravement qu'elle ne l'aurait souhaité. Elle se sentait toujours vainement responsable de tout ce qui se passait dans le monde. La famine, la pauvreté, la maltraitance des animaux, la mort à petit feu de la planète... Elle vivait tout cela au quotidien avec un sentiment de tristesse et de culpabilité. Bien sûr cela n'était pas constant, et sa propre vie tenait le plan principal du fil de ses pensées, mais il n'y avait pas un seul jour qui passait sans qu'elle ne se sente écrasée par ces sentiments. Son caractère la poussait aussi à envisager constamment toutes les pires possibilités. "Si tu veux la paix, prépare la guerre" était son credo non intentionnel. Cela l'épuisait de ne jamais pouvoir se sentir en sécurité, de ne pouvoir pleinement apprécier le moment présent car plongée dans des futurs hypothétiques dont elle ne voulait pas. Elle avait tout essayé pour apaiser ses angoisses, et parfois cela marchait pendant un temps mais jamais sur le long terme.

David était tout l'opposé. Il prenait la vie simplement et avec légèreté. Un rien l'amusait et il faisait montre d'efforts pour la détendre et la faire sourire, connaissant son caractère inquiet. Mais derrière ce masque de clown, elle savait qu'il était attentif à tout et tout le monde, toujours prompt à réagir en cas de souci. David avait ce don particulier pour faire rire les gens et les mettre à l'aise en se basant sur des petits aspects de leur personnalité ou de ce qu'ils aimaient, ou n'aimaient pas. Avec le temps elle s'était rendu compte que cela

n'était possible que grâce à une minutieuse observation et écoute des gens. Il notait dans un coin de sa tête tous les détails, toutes les anecdotes, qui lui avaient été racontées par une personne afin de les ressortir au moment opportun.

Au départ de leur relation l'attitude tranquille de David avait donné à Anna l'impression qu'elle devait faire attention pour deux. Mais au fur et à mesure qu'elle l'avait compris, elle s'était rendu compte qu'à l'inverse David était un bouclier à deux faces. Jouant de sourires et de bêtises pour l'amuser et l'empêcher de broyer du noir, tout en surveillant l'horizon pour la protéger d'éventuels dangers. Elle en était venue petit à petit à beaucoup moins s'inquiéter. David étant devenu son « radar objectif à emmerdes » comme elle l'appelait. Tant qu'il ne s'inquiétait pas, elle pouvait être rassurée, ou se forcer à l'être, mais dès qu'il perdait son sourire et que son regard se durcissait, un nœud se créait dans l'estomac d'Anna. C'était le signe de vrais problèmes.

On dit que c'est dans les moments difficiles que le vrai visage des gens se révèle. Que ce soit autant dans le cas de David avec ses airs de je-m'en-foutiste, ou dans le cas d'Anna paraissant un brin fragile et manquant d'assurance, lorsque les ennuis arrivaient aucun des deux n'était du genre à se lamenter, à se laisser submerger ou à s'enfuir. Ils prenaient le problème à bras le corps et se battaient jusqu'à sa résolution. Pour Anna ce n'était pas le combat concret qui l'angoissait, mais sa potentielle existence. C'était comme un trac avant de monter sur scène ou sur un ring, mais une fois en action tout disparaissait. Ceux qui avaient cherché à profiter de ce couple dont ils estimaient l'homme gentillet et la femme mollassonne, s'en étaient mordus les doigts, recevant leurs doubles lots de gnons avant d'être renvoyés sonnés dans leurs coins.

La force de leur duo avait connu son pic à la naissance d'Emma, née prématurément deux mois avant le terme. Ils avaient enchaîné et partagé les nuits blanches pour veiller sur elle, et surtout être auprès d'elle, chantant des centaines d'heures afin qu'elle se sente entourée par un univers rassurant et aimant. Chaque gramme gagné était une victoire. Quand ils avaient enfin pu regagner leur maison tous les trois, malgré ce bonheur d'enfin pouvoir commencer leur nouvelle vie, ils n'avaient pas réussi à se défaire de leur habitude de la veiller constamment quand elle dormait. Leurs souvenirs d'elle intubée et assistée mécaniquement pour respirer étaient trop forts et

trop nombreux pour qu'ils parviennent à la laisser sans surveillance, angoissés à l'idée qu'elle puisse cesser de respirer dans son sommeil. Ils avaient installé un fauteuil près de son lit dans sa chambre et s'étaient organisés en tour de garde pour rester auprès d'elle lorsqu'elle dormait. Étaient-ils devenus complètement paranoïaques avec des réactions insensées ? Ils s'étaient posé régulièrement la question sans avoir de réelle réponse. Mais ils s'étaient promis de supprimer cette attitude surprotectrice aussitôt que possible, afin de ne pas étouffer leur enfant et de la laisser s'épanouir librement sans la charger d'angoisses.

Une après-midi, Anna lisait à côté d'Emma, alors âgée de sept mois, qui faisait une de ses deux ou trois siestes quotidiennes. Le roman qu'elle avait entre les mains, était l'œuvre d'un de ses auteurs favoris, Noa Diard. Sa trilogie fantastique sur les descendants du peuple Inca s'était vendue à des millions d'exemplaires de par le monde. Mais au-delà de l'originalité de l'histoire et de ses multiples rebondissements totalement imprévisibles, c'était les détails minutieux apportés à tous les personnages, qu'ils soient principaux ou anecdotiques, qui avaient emporté l'attention d'Anna. Tous ses personnages semblaient plus vrais que nature, ce qui emportait d'autant plus le lecteur profondément dans le monde qu'il avait créé. Et même si elle avait déjà lu trois fois le roman qu'elle tenait entre les mains, elle était prise dans l'histoire comme lors de la première fois. Elle aurait beaucoup aimé le rencontrer, surtout qu'elle le savait originaire de cette même région où elle habitait, mais depuis qu'un drame familial l'avait frappé il avait disparu de la circulation. Ses romans continuaient de paraître à un rythme particulièrement soutenu, mais elle ne savait pas ce que lui était devenu, ni s'il habitait toujours près d'ici.

Subitement ses sens l'avaient alerté. Quelque chose était anormal. Anna s'était redressée d'un coup, et avait porté sa main juste en-dessous du petit nez de sa fille. Aucun air ne s'en échappait. La poitrine ne se soulevait pas. La panique avait pris possession de la jeune maman face à son pire cauchemar, seule sans son mari parti au travail. Elle avait arraché Emma du berceau, et l'avait posée délicatement au sol tout en se répétant les gestes à suivre. Une main sur le front, une main sur le menton, et la bouche englobant celle du bébé ainsi que son nez elle s'était mise à lui insuffler de l'air, se retenant de ne surtout pas pleurer. Une fois. Deux fois. Trois fois. Quatre fois. Cinq fois. Rien. D'un geste rapide elle avait dénudé la poitrine du petit corps sans vie. Deux doigts sur la ligne de la poitrine entre les deux tétons, les compressions thoraciques avaient commencé. De son autre main elle avait extirpé son téléphone et composé le